

LES

RELIQUES JUIVES ET PAINNES

DE M. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.



Je ne ne sais qui a dit, je ne sais où, que la nature avait créé l'énorme corps de Mirabeau pour montrer jusqu'à quel point la peau humaine était susceptible de s'étendre. Je crois de même que Satan a inventé le catholicisme pour prouver jusqu'où la sottise humaine pouvait aller. A cela donnons une seule preuve, et commençons par une supposition.

Supposez qu'un respectable père de famille ait été pendu par des brigands; que penseriez-vous de son fils s'il venait acheter la corde qui a pendu son père pour la baiser, la bénir, la porter à son cou, en répétant chaque jour : « Oh ! bienheureuse corde qui a pendu mon père ! »

Une autre supposition : supposez qu'à la bataille de Wagram une balle autrichienne soit venue percer le corps d'un soldat français et que sa veuve courût sur le champ de bataille chercher la balle ennemie, pour la porter en médaillon sur son sein, la baiser à chaque instant et lui dire : Oh ! bienheureuse balle autrichienne, qui perças

un cœur français, le cœur de mon mari, je te salue ! que penseriez-vous de cette veuve désolée ?

Une dernière supposition : au temps de la terreur, on fait dresser l'échafaud sur la place publique ; on envoie prendre dans leurs demeures de paisibles citoyens ; les jette péle-mêle dans une charrette ; et, sans autre forme de procès, les fait guillotiner. Que penseriez-vous des familles en deuil qui viendraient se disputer le fatal couperet et qui, ne pouvant l'obtenir chacun tout entier, en demanderaient du moins une parcelle pour s'agenouiller devant ce fer humide du sang de leurs parents ?

Vous penseriez sans doute que ces familles, cette veuve et ce fils sont des fous, ou des sélérats ! Eh bien ! réformez, je vous prie, ce jugement, car cette conduite est précisément celle que vous propose votre seigneur l'archevêque de Paris !

Jugez vous-même : Jésus-Christ.... non pas votre père, votre époux, mais Jésus-Christ, votre Dieu, a été couronné d'épines par une bande de brigands, cloué sur un bois infamant par un terroriste juif ; percé d'une lance païenne, et aujourd'hui on vous propose de vénérer cette épine, cette croix et ce clou ! Il faut que vous disiez : « Bienheureux clou, tendre croix, épine sainte, qui avez fait couler le sang de mon Sauveur, je vous salue ! oh ! clou qu'enfonçait une main meurtrière, épine que tressait un huis-sier insolent, croix dressée par des déicides juifs et païens, soyez bénis ! »

Eh ! triple fous, que n'adorez-vous aussi la main qui enfonça le clou, tressa l'épine, dressa la croix ! que ne vénerez-vous le soldat bourreau, le juif bourreau, le juge bourreau ! Ce serait être conséquent avec vous-même ; aussi je ne désespère pas que vous n'en veniez là !

Si l'on me disait qu'aujourd'hui un descendant de Caïphe ou de Pilate encore Juif ou païen, conserve, par haine pour les disciples de ce Jésus que ses ancêtres ont fait mourir,

les instruments de ce supplice, je le comprendrais. C'est ainsi qu'un soldat garde le glaive dont il a percé ses ennemis. C'est ainsi qu'un conquérant rapporte les dépouilles de l'étranger dont il a triomphé. Mais ces armes et ces dépouilles qui font la gloire du vainqueur, font la honte du vaincu, comme la Colonne fait la gloire de Napoléon et la honte des armées dont les canons pris et fondus s'élèvent en trophée sur la place Vendôme. Mais que ces trophées français fussent conservés par des Cosaques! mais que le clou, l'épine et la croix, trophées juifs soient conservés par des chrétiens, voilà ce que je ne saurais comprendre! et autant j'aime Jésus mon Sauveur et mon Dieu, autant j'éprouve d'horreur pour les instruments qui ont déchiré son corps et causé sa mort.

Mais le catholique romain ne doit pas y regarder de si près. Son devoir est de prier, de vénérer, adorer tout ce qui se présente : instruments de supplice ou de bénédiction; apportez-lui bois, pierre, calicot, il adorera tout! tant il a besoin de s'abêtir sur la matière, au lieu de croire en Jésus-Christ.

Les Incas, qui adoraient le Soleil, pouvaient au moins s'excuser en disant que cet astre mûrissait leurs moissons.

Les Egyptiens, qui adoraient les poireaux et oignons, auraient à la rigueur pu alléguer qu'ils en faisaient leur soupe.

Mais de grâce, quels services vous rendent des os décharnés, des chiffons pourris, des cloux rouillés? Quand vous les aurez vus et touchés, en serez-vous meilleurs?

La Bible nous dit que Huza toucha l'arche sainte et que Dieu le frappa de mort. Pourquoi? Parce que Huza avait manqué de confiance en Dieu, en supposant que l'arche du Seigneur pût tomber. C'est donc aux sentiments du cœur et non au contact de la main que Dieu regarde. Je sais bien que la femme qui toucha le bord du vêtement de Jésus fut

guérie ; mais je sais aussi que selon l'historien, Jésus connut qu'une vertu était sortie *de lui* et non du vêtement. Cette histoire ne fait donc que confirmer notre dire : ce n'est ni le toucher, ni l'objet que l'on touche qui procure une grâce ; c'est uniquement de la part de l'homme, sa foi ; et de la part de Dieu sa bonté et sa puissance.

Mais voyez, ajoute-t-on, il est dit au livre des *Actes des Apôtres* que « le peuple apportait des malades, afin que » lorsque Pierre viendrait, son ombre passât sur chacun » d'eux. »

C'est parfaitement vrai ; mais ne voyez-vous pas vous-même que ce fait prouve contre les reliques ? En effet, qu'est-ce qu'une ombre ? Ce n'est pas un objet ; c'est, au contraire, son absence ; l'ombre n'est que la privation de la lumière : et être à l'ombre de Pierre, c'était tout simplement être où le soleil n'était pas. Comment donc une absence, une privation, enfin un rien, un néant, peut-il opérer un miracle ? N'est-il pas évident qu'ici la guérison était encore le fruit de la foi ?

Toutefois, je dois le dire, si les reliques sont inutiles au croyant, elles sont fort commodes pour le pécheur. Aussi, les met-on au service de tout le monde. En Italie, le voleur de grands chemins en porte pour échapper à la potence. En Espagne, la femme de mauvaise vie en porte pour..... Horreur et sacrilège ! Pensez-vous que ce brigand et cette femme continueraient leurs infâmes métiers, si au lieu de leur conseiller ces reliques, vous leur disiez que sans la sanctification nul ne verra le Seigneur ? Ne voyez-vous pas que les reliques sont des encouragements à l'immoralité, parce que, comptant sur leur vertu propre, celui qui les porte s'occupe d'autant moins de veiller sur sa conduite ? Aussi, les païens anciens et modernes ont-ils des amulettes tout en vivant dans le crime et l'impureté.

Mais, direz-vous, les reliques ne sont donc bonnes à rien ? Je ne dis pas cela ; bien au contraire ; après avoir favorisé

le pécheur, elles enrichissent le prêtre. Ainsi la Robe sans couture qu'on faisait voir à Trèves a produit à l'archevêque Arnoldi quelques millions. Ainsi les ossements recouverts de cire qu'on faisait baiser naguère dans une église de Paris, en présentant le plat de la collecte, après chaque baisé, ont rapporté quelques milliers de francs. Quant aux reliques de l'archevêque, j'ignore quel a été leur produit en espèces; je le suppose bien mince, car ça n'a pas pris. Mais, en tout cas, elles ont attiré la foule, achalandé le clergé, et enfin occupé le public de cette église romaine, qui, sans un peu de nouveauté et de réclame, risquerait bien de tomber dans l'oubli.

Comprenez-vous maintenant pourquoi vos prêtres tiennent tant aux reliques? Comprenez-vous pourquoi celles-ci deviennent rares ou abondantes selon le siècle et le peuple où elles poussent? Comprenez-vous comment il s'est fait que dans un temps, on comptât dans la chrétienté assez de fragments de la vraie croix pour en former trente-sept fausses de la plus grande dimension? Comprenez-vous comment on conservait et conserve encore quinze ou seize clous, bien qu'il n'en ait fallu que trois ou quatre, un pour chaque membre de Jésus-Christ? Comprenez-vous pourquoi le sang du Sauveur, conservé pendant des siècles; au lieu de se dessécher, s'est tellement étendu, qu'on pourrait en remplir plusieurs cuves? Pourquoi la couronne d'épines a si bien fleuri dans la main des prêtres, qu'aujourd'hui on pourrait en faire un fagot? Pourquoi l'unique robe sans coutures se trouve en même temps et tout entière à Trèves, en Allemagne, et à Argenteuil, près de Paris?

Aussi, a-t-on exploité cette branche de commerce romain avec une rapacité qui ferait honte au dernier charlatan. On a tout mis à profit, et l'on montre encore, ou l'on a jadis montré :

Du lait de la Vierge Marie,
Ses cheveux,

Son peigne,
La semelle de sa pantoufle,
Sa chemise,
Les langes dont elle enveloppa l'enfant Jésus ;
Une dent du Sauveur,
Ses larmes,
Ses rognures d'ongles,
Et telle partie de son corps que la décence ne permet pas de nommer !

Voilà la matière dont Rome fait marchandise ! voilà l'étoffe de sa sainteté ! Elle spéculé non-seulement sur la superstition, mais encore sur nos appétis charnels : et autant qu'il le faut, pour nous gagner à sa cause, elle flatte notre penchant pour l'impureté. Elle mêle l'esprit et la matière, la piété et la passion ; elle réveille nos sens pour arriver à notre cœur, ou plutôt à notre bourse, et à l'exemple des prostituées, nous offre des plaisirs charnels (et le pire) sous le nom de piété !

Tel est le dégoûtant calcul qui nous explique la fabrication de reliques telles qu'une chemise, et même les objets honteux qu'elle cache... Mais non, je ne souillerai pas ma plume en la trempant dans ce cloaque fétide où d'autres vont chercher de l'or.

Voilà Rome et ses reliques ! Maintenant, homme de bon sens, courbez-vous et adorez ! Baisez cette pantoufle ! prosterner-vous devant ces rognures d'ongles ! adorez cette chemise !... Stupidité du peuple, blasphème du prêtre ! horreur et abomination ! Eh ! moi, je réprimerai mon indignation ! je ne vengerais pas mon Sauveur outragé ! je ne laverais pas sa religion traînée dans la boue ! Ah ! Dieu me préserve de cette lâcheté, et me donne la force de crier à plein gosier : Rome est la grande prostituée, la grande Babylone, la grande marchande de l'univers. Elle boit le sang de ses adversaires, et dévore les âmes de ses partisans. Si vous ne voulez périr avec elle, sortez de son enceinte ;

ses murs s'ébranlent, ses remparts vont tomber; son trafic devient lui-même le moyen de sa perte; les reliques l'ont enrichie, les reliques vont la ruiner. Déjà l'exploitation de la tunique de Trèves, qui a produit cent fois son pesant d'or à l'archevêque Arnoldi, a détaché la première pierre de la voûte romaine. Indignés d'une telle imposture, cinquante mille Allemands se sont déjà levés; et à la face du monde, prêtres et fidèles ont secoué le joug honteux du brocanteur de Rome! Nous verrons si la France sera plus superstitieuse que la Germanie, et adorera longtemps encore une matière putride sous le nom de reliques saintes.

Si nous étions plus croyants, nous serions moins superstitieux; si nous avions plus de confiance en Dieu, nous en aurions moins aux reliques. Savez-vous pourquoi le clergé réussit si bien à faire honorer la matière? C'est que naturellement nous n'aimons pas une religion qui est esprit. Nous préférons la relique à Dieu, parce que la relique s'adresse au corps et Dieu à l'âme. La relique prétend rendre la santé, éloigner l'accident, conduire même à la fortune; en un mot, elle travaille pour cette terre; voilà pourquoi nous la cherchons; tandis que Dieu nous offre des vertus, de la sainteté; et voilà pourquoi nous le fuyons.

Insensés! si du moins les miracles des reliques étaient réels, on comprendrait cette préférence chez des hommes si profondément pécheurs. Mais non: ces reliques sont fausses! ces miracles sont faux! et cependant nous fermons volontairement les yeux, nous voulons être trompés!

Oui, voilà le grand complice de l'exploitation romaine: c'est notre amour pour les biens de cette terre. On nous offre ce qu'on nous sait disposés à accepter; on vient au-devant de notre faible, on le caresse et l'on nous dupe, d'autant plus facilement que nous y donnons la main.

Voilà pourquoi l'on nous indique des reliques, des pèlerinages, des eaux, des poudres pour toutes les maladies; telle madone est particulièrement bonne pour guérir les

enfants; telle fontaine a une vertu contre les rhumatismes; comme tel onguent guérit la brûlure, ou tel élixir arrête un mal de dent. Mais si l'on nous proposait des cierges, des reliques et des pèlerinages pour nous guérir du mensonge, de l'impureté, de l'avarice, oh ! soyez certains que nous n'y aurions pas tant de confiance : aussi se garde-t-on bien de nous offrir le remède contre l'immoralité.

Eh bien, ce remède, le seul qu'on ne nous présente pas, le seul pour lequel nous n'ayons pas de goût, est précisément le seul qui soit vrai, et le seul que la religion veuille nous faire prendre. Oui, il est un remède, une religion qui guérit du mensonge, de l'impureté, de l'avarice et qui donne la sainteté. Ce remède ne se vend pas, on le donne; seulement ce n'est pas le prêtre, c'est Dieu qui le distribue.

Vous sentez-vous donc malade du péché, et voulez-vous être guéri, c'est-à-dire pardonné et sauvé? Sachez que Jésus-Christ est le grand médecin. Son traitement est étrange : il prend sur lui nos propres maladies, nos propres meurtrissures et même la mort que nous avons méritée; en un mot, il souffre et meurt afin que ceux qui se confient en lui retrouvent la santé spirituelle et la vie sans fin. La foi en Jésus-Christ, voilà donc le grand remède, la précieuse relique qui guérit notre passé, sanctifie notre avenir et nous assure une bienheureuse éternité.

Mais peut-être, cher lecteur, ne m'avez-vous pas bien compris? C'est que nous n'écoutons guère volontiers celui qui nous parle de nos péchés. Je vous adresse donc à Dieu lui-même : je vous supplie d'aller chercher plus d'explications dans la Bible qui est sa propre parole, et en particulier dans le Nouveau-Testament de notre Seigneur Jésus-Christ, où vous trouverez des promesses telles que celles-ci : « Vous » tous qui êtes fatigués et chargés, dit Jésus, venez à moi, » et je vous soulagerai. Le fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu; ce ne sont pas les » justes que je suis venu appeler à la repentance; mais les

» pécheurs. Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son
» fils unique afin que quiconque croirait en lui ne périclit
» point, mais qu'il eût la vie éternelle. Quiconque croira
» sera sauvé, et que celui qui ne croira pas sera con-
» damné ! »

Oui, condamné; car il mourra de la blessure qu'il s'est
faite lui-même, de la blessure de son péché.

